Cahiers Tristan L'Hermitte XXXIX, Tristan et le regard. Paris, Classiques Garnier, 2017. Un vol. de 160 p.

Belle idée que ce sujet du regard chez Tristan L'Hermitte. Comme le soulignent les deux introductrices du recueil, son exploration est rendue d'autant nécessaire par une série de parutions cruciales sur les questions de l'œil, de l'optique et de la vision à l'époque classique, et leur relation avec les ruptures de la première modernité, notamment l'ouvrage de Françoise Siguret, *L'œil surpris, Perception et représentation dans la première moitié du XVII^e siècle*, en 1993, et celui de Carl Havelange, *De l'œil et du monde : une histoire du regard au seuil de la modernité*, en 1998 ; Carl Havelange signe d'ailleurs une contribution stimulante sur l'œuvre poétique et dramatique de Tristan, analysée comme l'errance d'une contemplation obsessionnelle, placée sous le signe de l'aliénation de l'œil et de l'esprit.

Si le regard n'était qu'un thème de l'œuvre, en cela, il ne permettrait pas que Tristan se démarque de ses contemporains : on sait combien l'époque Louis XIII a produit de *topoi* en la matière, hérités notamment des littératures italienne et espagnole ; la belle étude comparative de Richard Crescenzo, qui observe le mythe de Polyphème, venu de Góngora et Marino, conjointement chez Tristan et Scudéry, est là pour en témoigner. Mais c'est que le regard apparaît aussi comme le fondement d'un imaginaire sombre et inquiétant, tour à tour aspirant et repoussant, le moteur d'une vision du monde beaucoup plus personnelle que décrypte Sophia Mehrbrey dans son étude sur *Le Page disgracié*. Selon elle, l'identité du page repose sur sa posture de spectateur – au sens propre du terme – du monde, ce qui rappelle que le théâtre comme expérience sensorielle, visuelle et auditive, irrigue profondément l'esthétique de Tristan, au-delà de sa production dramatique. De même, la spirale des visions intérieures qui anime les personnages des tragédies, telle que la décrit Jérôme Laubner, pourrait bien donner à voir, de façon ambivalente, les dérèglements qui habitent l'imagination du poète. De visions, il est encore question dans l'étude, plus hétérogène mais néanmoins intéressante, que mène Grégoire Menu sur *La Mort de Chrispe*, pièce qu'il rattache à une perspective critique de la démonologie et qu'il interprète comme une mise à distance du phénomène de l'illusion.

Conformément à la ligne éditoriale de la revue, certes ancienne mais qu'entendent ranimer plus nettement ce numéro et les prochaines parutions, le recueil se partage entre les études, majoritaires, consacrées à la production de Tristan, et des articles qui ouvrent la réflexion sur des auteurs contemporains et retracent ainsi le contexte culturel dans lequel évolua l'écrivain polygraphe. Maxime Cartron montre par exemple comment Scudéry a su, dans les douze sonnets de la *Description de la fameuse fontaine de Vaucluse*, transformer un paysage réel en lieu commun, et créer, à force de mise en scène et de regards, une véritable connivence culturelle avec son lecteur. Le texte est en soi pertinent, mais il souligne aussi les limites d'une telle approche, car on s'éloigne alors franchement de l'univers de Tristan, auteur plus métaphysique et introspectif que descriptif et décoratif. Finalement, on pourrait regretter que, se centrant davantage sur Tristan et partant d'une analyse plus fouillée des modalités du regard – perception, figuration, visions, paysage mental, etc. –, le numéro n'ait pas abordé par exemple la relation entre regard, voyeurisme et fantasme dans *Les Amours*, les notions d'*ekphrasis* et de témoin oculaire, les circulations sémantiques et imagées entre la vision et les autres sens, ou encore, dans la lignée des travaux amorcés par la regrettée Louise Croissant, « l'hégémonie du voir » dans la représentation du passé chez le poète.